

## Préface à *L'Arme aux yeux*

Nous sommes sans cesse confrontés à notre enfance et en disant nous, je pense moins à ceux qui cherchent à tout prix leurs racines qu'à ceux qui veulent comprendre le sens de leur trajet. Lorsque, de plus, on est poète et écrivain comme c'est le cas de Blanche Molfessis, l'enfance ne peut pas être vécue comme une ère figée dans le passé mais une source toujours vivante qui continue d'alimenter et d'éclairer les jours du présent. *L'Arme aux yeux* est bien le récit d'une enfance et d'une adolescence mais un récit des plus singuliers qui repose sur une véritable alchimie de la mémoire.

Née en 1953, Blanche Molfessis évoque évidemment ses premières années grecques mais aussi une période bien antérieure à sa naissance, qui est celle de la guerre, de l'occupation allemande, de la libération d'Athènes en 1944 et de la guerre civile qui prit fin en 1949. Il s'agit bien d'une autobiographie, autrement dit d'une tentative de remémoration mais en même temps d'une remontée vers les sources d'avant la naissance à partir de témoignages recueillis auprès des proches. Loin d'obéir aux lois habituelles du genre, loin d'être un égrenage ou un essaimage de souvenirs rangés chronologiquement, ce livre va à contre-courant du temps, remontant à mesure qu'il avance dans le grand passé antérieur. À ce titre, l'auteur, consciemment ou non je l'ignore, donne l'impression de pratiquer la technique du *boustrophédon* qui consiste, en imitant les sillons dans un champ où les bœufs tournent en bout de course pour revenir en sens inverse, à écrire de gauche à droite puis de droite à gauche, indéfiniment. À cela près qu'ici, il s'agit du temps, de la mémoire, de la remémoration et non d'un quelconque labour. Et cela permet à l'auteur de greffer la mémoire des autres sur sa propre mémoire. D'écrire un livre avant tout personnel mais enté, au sens botanique et horticole du mot, sur la mémoire de sa famille et même sur celle de la Grèce.

Avant, donc, d'en venir aux séductions de l'écriture, il reste un point à préciser : l'importance que jouent justement dans ce livre l'Occupation, la guerre civile et les années qui l'ont suivie. Ce sont celles où Blanche Molfessis a grandi, celles qui vont de sa naissance aux années soixante. Elle a grandi dans un pays coupé en deux, un pays que j'ai bien connu puisque dès 1950, au retour de mon premier séjour au mont Athos, j'avais rencontré les postes avancés des armées gouvernementales à la frontière nord de la Grèce, près de la Bulgarie où s'étaient réfugiés des milliers d'*andartès*, de maquisards communistes. Dans les maisons où je passais — surtout les maisons des campagnes — il y avait toujours sur le buffet ou près de l'iconostase une ou deux photos de jeunes gens bordées d'un crépon noir : morts tous deux pendant la guerre civile, parfois même tués en combattant l'un contre l'autre. Comme Étéocle et Polynice. Ce n'est pas tout à fait la même chose de lire des mythes dans un livre et de les vivre brusquement de nos jours à travers deux photos bordées de noir, les pleurs d'une mère, le visage buté d'un père, la veilleuse tremblante mais toujours vivante éclairant cette profane iconostase. Éclairant deux visages de frères, encore souriants, puisqu'ils ignoraient ce qui les attendait plus tard, ils ignoraient que la Grèce ne plaisante pas avec ses mythes, que tragédie et sang sont les constituants de son histoire et que cette même histoire les jetterait un jour l'un contre l'autre, en des maquis adverses. Guerre fratricide, pays fratricide fissuré alors par l'histoire et les mutations de l'histoire, fissuré non pas, comme on le croit communément, par un choix douloureux entre la gauche et la droite, le pouvoir gouvernemental et le pouvoir populaire, l'orthodoxie et l'athéisme, mais par deux tentatives — je dirais même tentations — pour restituer la Grèce à elle-même : celle de l'Ouest et celle de l'Est qui l'une comme l'autre d'ailleurs (je parle de ces tentatives et de ces tentations) ont contribué en fait à amoindrir la Grèce, à l'étouffer. Bien que la guerre civile ait été en Grèce un sujet tabou pendant des années, les récits des combattants qui avaient survécu, des prisonniers, des exilés, des déportés continuaient de circuler secrètement, clandestinement comme le murmure d'un ruisseau vivant pris sous les glaces. Aussi, ce texte a-t-il pour originalité, entre autres qualités, d'être l'un des rares à parler de ces années-là à travers la vision, la mémoire indirectes d'une enfant et d'une adolescente. D'éclairer la façon dont l'histoire peut survivre dans la mémoire des descendants. N'est-ce pas là un de ses sillages essentiels ? N'est-elle pas plus forte, plus présente, ainsi réverbérée par la génération suivante, par tout ce que cette

distance — fut-elle intime — apporte aussi d'aura et de légende ? J'aime que ce livre ne soit pas une simple autobiographie, je veux dire qu'il ne soit pas centré autour d'un Moi isolé, solitaire. J'aime que l'histoire, que l'époque le baignent, s'y baignent tout entière, à travers les figures des parents et des proches, eux-mêmes résistants, ou exilés, tous en tout cas plus ou moins clandestins du temps et dont les visages brillent en ces pages comme autant d'icônes familiales.

Ce livre n'a rien de grandiloquent, on l'aura compris. De par son écriture heureuse et mélodique, de par ses images souvent sensuelles et denses, il apparaît comme un oratorio où s'élèveraient tour à tour, les chants et les soli multiples d'une époque patiemment revécue et très patiemment racontée. Racontée par une enfant, une adolescente, une femme. Ici, le trajet personnel semble comme accéléré. La tragédie d'un peuple a un seul avantage : accélérer le mûrissement des êtres.

Blanche Molfessis a grandi, dans tous les sens du terme, au cœur d'un pays dont l'histoire était encore comme une chair à vif. Son écriture en porte la trace ou plutôt, en porte la cicatrice. Ni complaisante et encore moins hautaine, elle évite, à l'égard du passé de l'auteur, les facilités de l'attendrissement comme celles de l'endurcissement. Elle coule. Elle coule aussi simplement que le murmure des eaux qu'emprisonne la glace. Aujourd'hui, la glace a fondu, et le murmure s'est mué en mélodie, l'amertume en réconciliation et les larmes, les larmes inévitables de l'histoire, en armes de maturité et de lucidité.

Jacques Lacarrière

Blanche Molfessis, *L'Arme aux yeux*, roman, éditions Talus d'Approche, 1995